Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 40

Artikel: Zurich et les Zurichois
Autor: J.Z.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-176721

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

la vallée de Joux se trouvaient en hostilités continuelles avec les habitants de la Franche-Comté, relativement à leurs frontières. Dans l'année 1648, où la guerre désastreuse qui avait ravagé l'Allemagne pendant trente ans se termina, à la satisfaction de tout le monde, par la conclusion de la paix; les deux partis décidèrent de fixer définitivement et d'un commun accord les frontières réciproques. A cette fin, on nomma des députés des deux côtés, chargés d'inspecter les lieux et de poser les bornes. Après bien des pourparlers, on convint que la première borne serait placée à la distance d'une *lieue ordinaire* du lac des Rousses. Cependant, on n'était pas d'accord sur le sens et l'étendue qu'il fallait donner au mot : *lieue ordinaire*. On convint donc que chaque parti choisirait un représentant, à peu près du même âge, de la même taille et de la même force corporelle, et que tous les deux partiraient en même temps d'un même point de la rive orientale du lac et marcheraient à pas ordinaires, en suivant le cours de l'Orbe et en se dirigeant vers le bas du Chenit, et que chacun s'arrêterait au bout d'une heure.

Ainsi dit, ainsi fait. Les deux hommes de choix partirent en même temps. Le marcheur suisse, qui cherchait à gagner pour ses compatriotes autant de terrain que possible, marcha très-lentement, tandis que le Bourguignon, ne comprenant pas les suites de cet arrangement, ou les interprétant mal, avança d'un pas intrépide et hardi. Au bout d'une heure, les deux marcheurs se trouvaient donc à une assez grande distance l'un de l'autre. On marqua les deux points, et, pour fixer la frontière future, on mesura la distance entre les deux points, et la borne fut placée tout juste au milieu de cette ligne. C'était une colonne sur laquelle on sculpta les armes des deux pays. Actuellement, elle est remplacée par un mur, qui se trouve tout près du village français le *Bois d'Amont*, éloigné d'environ une lieue du village suisse le *Brassus*.

Il faut avouer que, deux siècles plus tard, les Suisses n'ont pas eu tant de bonheur dans l'arrangement des difficultés relatives à la vallée des Dappes, quoiqu'ils se soient toujours conformés au principe du proverbe : « Hâte-toi lentement. » Au lieu de gagner en territoire, ils en ont perdu; mais ce sont là des considérations qui n'entrent pas dans le cadre d'une légende, et nous nous garderons bien de suivre l'exemple de Procruste. Dans un prochain numéro, nous nous proposons de raconter une légende glaronnaise qui formera la contre-partie de celle que nous venons d'offrir aux lecteurs du *Conteur Vaudois*. Elle prouvera qu'il faut marcher hardiment si l'on veut gagner du terrain.

Zurich et les Zuricois.

Décrire Zurich et les Zuricois est simplement impossible, ou du moins d'une difficulté inouïe; c'est un peuple qu'on peut à la fois haïr et aimer.

Pour le bien décrire, il faut une dose de calme, d'esprit d'analyse et d'observation; il faut un empire sur soi-même..... — Quand on arrive à Zurich pour s'y établir, qu'éprouve-t-on? — Un malaise indéfinissable. Il n'est pas de pays au monde où un Vaudois se trouve plus étranger qu'à Zurich. Ce n'est pas que le premier abord soit grossier; loin de là, mais on regarde instinctivement de quel ballot sortent les politesses qu'on vous sert, tant elles sentent la marchandise. Tout, chez eux, est calculé. Ils peuvent être polis, ils peuvent même être bons, généreux..... mais pas le plus léger éclair d'expansion. — Ce continuel empire que le Zuricois exerce sur lui-même, vous glace, et, ce qui révolte le plus un naïf Vaudois, c'est l'air d'intérêt et de bienveillance avec lequel on vous interroge, et vous fait compter toutes vos affaires... — Tandis que le Zuricois, si vous l'interrogez à votre tour, ne vous répond point; ou, s'il le fait, par politesse, c'est en termes si vagues, si évasifs, que cela ne vous apprend rien. — La vie de Zurich est une continuelle partie de cartes où chacun cache son jeu.

. . . . . .

Arrivé à Zurich à cinq heures du matin, je m'installai d'abord dans un hôtel, et fus frappé de l'intelligence avec laquelle tous les besoins du voyageur sont prévenus. Une excessive propreté vous engage à vous servir de tout, sans répugnance, sans le moindre sentiment de dégoût. Avant de se retirer, le valet de chambre qui m'avait installé me demanda mes ordres, et, sous forme d'interrogations, aida ma mémoire,..... avez-vous des chaussures à nettoyer, des habits à brosser, quelque chose à demander? — Mais c'est autant de moyens de sonder le voyageur, de juger de ses habitudes, de son rang, de son éducation, de s'assurer s'il a beaucoup d'effets. — Tout est calcul.

. . . . . .

Je fis le tour du lac en bateau à vapeur. — Le personnel qui nous entourait se composait de gens de toutes les nations.

La ville de commerce par excellence, la ville savante qui s'appelle Athènes suisse, est constamment hantée par des commerçants, des savants et des voyageurs de toutes les nations. Notre bateau en faisait foi. Au bout d'un quart d'heure de navigation, je demandai où demeuraient les paysans, et où finissait la ville de Zurich. C'est une suite non interrompue de maisons somptueuses, entourées de jardins où se rencontrent, par milliers, des plantes et des arbres de tous pays. A voir la propreté des maisons, le goût et l'ordre qui y règent, on dirait que les rives du lac sont des faubourgs habités par les millionnaires de la ville. Ces plantes et ces arbres de tous pays, introduits dans le canton par les chefs du commerce et par le gouvernement lui-même, donnent à ces rives quelque chose de cosmopolite. Le jardin botanique n'est point un lieu où des pédants viennent décorer de noms latins les plantes des grandes routes; c'est une vaste collection de plantes utiles et d'agrément. Le jardinier, l'agriculteur, le riche, l'indus-

triel, viennent y puiser ; on y vend tout ce qu'ils peuvent désirer. L'industrie est florissante parmi le peuple. Thalwyll, Horgen, Meilen, Mœnedorf, Wädenswyll, Richterschwyll, fournissent d'étoffes de soie les cinq parties du monde. Chaque femme, chaque fille, tisse la soie, les hommes montent les métiers, font les ballots, tiennent la correspondance, travaillent au comptoir. Chaque tisseuse fait au moins ses vingt francs par semaine, sans négliger la terre, ni le ménage. Il ne manque aux Zuricois qu'un peu d'expansion pour être un des peuples les agréables de la Suisse. Il faut prendre Zurich comme on prend les châtaignes ; c'est d'abord une coque hérissée d'épines douloureuses, puis une double pelure, et enfin, sous cette triple armure, un fruit doux, parfumé, délicieux.

J. Z.

Les Bretons excentrophones.

Musiciens, posez vos instruments, leur règne est terminé ; que la trompette, le cor, le trombone, tout ce cuivre passe chez le fondeur. Pour vous convaincre de l'inutilité de ces instruments, allez entendre les Bretons excentrophones. Je ne sais comment leur gosier est confectionné, mais il est certain qu'ils font des prodiges. Ils vous font entendre le violon, la grosse caisse, la flûte, le cornet, le piano, tout cela sans une once de cuivre, sans cordes, sans colophane, sauf quelques grimaces dans les notes élévées, et quelques grognements dans les notes basses. Ces cinq beaux garçons aux larges épaules, aux longs cheveux bruns, bâtis comme de petits hercules, sont des Bretons de Paris. Voici, en deux mots, leur histoire : Ouvriers graveurs, bijoutiers, ils travaillaient tous dans cette ville. Pour abréger les longues heures de l'atelier, l'un d'eux fredonnait souvent, en imitant tel ou tel instrument, les airs entendus la veille à l'Opéra ou au Vaudeville ; ses camarades suivirent son exemple, et ils formèrent ensemble une musique *enragée ;* c'est l'expression dont ils se servent en racontant la chose.

Cependant ces enfants de la gaîté s'aperçurent bientôt que cette musique pouvait être adoucie, améliorée et devenir une source de revenus et un prétexte à d'agréables voyages. « Si nous allions voir du pays? » dit un beau jour le plus enjoué des cinq. «C'est une idée ! » répondirent ses amis ; et les voilà partis, n'ayant d'autres ressources que quelques sous en poche et la joie au cœur. Il faut être enfant de Paris pour prendre ces déterminations subites, sans regarder en arrière, sans souci du lendemain. On parlait beaucoup du tir fédéral ; ils entrevoyaient là un heureux début, et se hâtèrent de prendre le costume breton, sachant bien qu'on ne réussit dans le monde qu'en changeant d'habit. Ils arrivent à la Chaux-de-Fonds, ne rencontrent que peu de sympathies parmi ces tireurs occupés de tout autre chose que des excentrophones, dépensent le peu d'argent qui leur restait, et voilà qu'ils nous tombent dessus comme des cailles rôties. Qu'ils soient les bienvenus. — Si vous en voulez connaître davantage sur ces intéressants artistes, allez les entendre et les applaudir.

L. M.

Causerie.

Quand on ne sait pas que dire, par où faut-il commencer ?... Nous ne trouvons rien dans la petite chronique de cette semaine qui puisse intéresser nos lecteurs. Il nous faudrait cultiver le champ de la politique pour n'être jamais à bout de ressources. Mais nous n'avons pas l'honneur de compter parmi ces importants organes de la presse qui font mouvoir les grandes passions et remuent les masses ; nous n'avons point l'héroïque dévouement de subir sans découragement le flux et le reflux des caprieuses circonstances de la vie publique. Nous devons donc rester avec modestie dans notre rôle de conteur. On ne s'arrête point à notre prose anodine ; pour réussir, aujourd'hui, il faut faire du bruit, il faut battre la grosse caisse, n'importe le motif: par le temps qui court, un muet, un homme timide est un homme perdu.

Nos petites causeries. nos descriptions de mœurs, nos légendes nationales n'ont point l'effet des phrases patriotiques collectionnées par la tribune ; un numéro du *Conteur* n'a pas le succès d'une liste de candidats faite par quelques criards dans le coin d'un café, ni celui de la conversation chatoyante d'un homme qui recherche la popularité..... Mais que vais-je faire dans cette galère ?.. je me fourvoie, je fais de la politique sans m'en douter.

Et voulez-vous savoir ce qui m'a suggéré ces réflexions ? c'est tout simplement le souvenir de ce qui se passait il y a quelques jours sur la place de Mont benon. Il y avait là trois baraques : Un musée anatonique, un panorama, une ménagerie, et, tout autour, une foule de curieux. Le patron du musée lançait à la foule la réclame suivante, véritable feu d'artifice oratoire : « Ceci est le plus grand musée anatomique qui ait jamais parcouru l'Europe; éclairé, le soir, par 1,500 becs de gaz, il peut contenir 1,200 personnes ! Toutes les grandes scènes de l'histoire y sont représentées. Ce ne sont point des statues immobiles, tout cela bouge, se meut, parle presque..... Entrez, profitez du moment, on n'a pas besoin de regarder dans des verres comme au panorama et attendre son tour ; on entre et l'on voit !.. » et l'orgue de barbarie jouait, dans l'intérieur, une horrible symphonie.

Devant les tréteaux du panorama on entendait : « Messieurs et Mesdames, c'est le panorama le plus beau qui se soit arrêté dans votre ville. Ici l'on ne voit pas seulement quelques poupées de cire ou quelques hideux animaux féroces. Non, ce sont des villes entières, des batailles, des mers ; c'est l'univers qui se déroule à vos yeux. Vous pouvez en quelques minutes parcourir le monde sans vaisseau ni chemin de fer !... Entrez et voyez ! »

Le cornac de la ménagerie n'en faisait pas moins : « Ici sont les véritables curiosités ; nous n'avons besoin ni des